

## Dernier frisson d'un héros évanescent

Patricia Belzil

---

Numéro 67, 1993

Images des Amériques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Belzil, P. (1993). Dernier frisson d'un héros évanescent. *Jeu*, (67), 45–48.

## Dernier frisson d'un héros évanescent

«Roberto Zucco»

Texte de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène : Denis Marleau, assisté de Michèle Normandin; scénographie : Michel Goulet; musique : Denis Gougeon; costumes : Lyse Bédard; éclairages : Guy Simard; maquillages : Jacques Lee Pelletier; conseiller artistique : Zaven Paré; conseillère en diction : Aline Caron. Avec Roch Aubert (l'inspecteur mélancolique, un homme), Pascal Auclair (l'enfant), Chantal Baril (une pute, une femme), Angelo Cadet (un autre gars), Anne Caron (la gamine), Pierre Chagnon (deuxième gardien, le commissaire, premier flic, premier policier), Henri Chassé (Zucco), Pierre Collin (le vieux monsieur, un homme), Luc Martial Dagenais (le balèze), Cassandre Fournier (la patronne), Jacques Galipeau (le père), Pierre Lebeau (premier gardien, un inspecteur, deuxième flic, deuxième policier), Marie Michaud (la sœur), Pascale Montpetit (la gamine), Christiane Pasquier (la dame élégante), Marie-Chantal Perron (la pute affolée), Reynald Robinson (le frère de la gamine), Gisèle Trépanier (la mère) et Jean-Guy Viau (un gars, le mac). Coproduction du Théâtre UBU, de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Festival de théâtre des Amériques, présentée à la Salle Denise-Pelletier du 3 au 5 juin 1993.

«Moi, je reconnais un tueur au premier coup d'œil; ils ont les habits pleins de sang. Ici, il y en a partout; il faut se tenir tranquille, sans bouger [...]» (p. 79<sup>1</sup>) Celui qui craint ainsi

Roberto Zucco (Henri Chassé) et la dame élégante (Christiane Pasquier).  
Photo : Yves Renaud.



1. Les citations sont tirées du texte de Koltès, publié aux Éditions de Minuit, Paris, 1990.

les tueurs, c'est Roberto Zucco, après son quatrième meurtre. À quoi reconnaît-on un tueur? Certains personnages se posent cette question, sans y trouver de réponse, dans la pièce de Koltès. Seul Zucco, celui que l'on recherche pourtant en sa qualité de tueur, et qui se dit «doux et pacifique» (p. 57), relève un signe qui ne trompe pas : le sang.

Je ne suis pas un héros. Les héros sont des criminels. Il n'y a pas de héros dont les habits ne soient trempés de sang, et le sang est la seule chose au monde qui ne puisse pas passer inaperçue. C'est la chose la plus visible du monde. Quand tout sera détruit, qu'un brouillard de fin du monde recouvrira la terre, il restera toujours les habits trempés de sang des héros. (p. 37)

Se défendant d'être un tueur ou un héros, Zucco est pourtant l'un et l'autre aux yeux de tous. La pièce de Koltès, la dernière qu'il ait écrite avant de mourir<sup>2</sup>, explore la notion aléatoire de l'identité : qui sommes-nous et quelle trace laissons-nous de notre existence? Chez Roberto Zucco — le seul personnage qui ait un nom, les autres étant désignés par leur statut —, cette réflexion atteint un degré d'angoisse aigu, parce qu'il possède la lucidité de ceux qui savent la mort proche. Affectionnant les êtres traqués, «qui cognent contre les murs<sup>3</sup>», Koltès s'est inspiré d'un criminel bien réel pour composer son personnage. Toutefois, bien au contraire du sordide fait divers d'où il l'a tiré, c'est un parcours lyrique qu'il dessine à son héros, lui concédant une humanité et une sensibilité poignantes, qui révèlent, paradoxalement, la bêtise et la médiocrité de ceux qui le jugent.

[...] c'est un parcours lyrique  
[que Koltès] dessine à son héros,  
lui concédant une humanité et  
une sensibilité poignantes [...].

Après son évasion de la prison où il a été enfermé pour le meurtre de son père, Roberto Zucco va forcer la porte de la maison familiale pour réclamer à sa mère sa chemise kaki et son pantalon de combat, avant de la tuer, elle aussi. (N'a-t-elle pas dit qu'elle voulait l'oublier, qu'elle ne le reconnaissait plus comme son fils puisqu'il avait tué son père? Qui est-il alors, si sa mère l'oublie?) Ainsi vêtu de son habit militaire, il part en guerre contre tout ce qu'il méprise, traînant dans la ville son désabusement et y perpétrant de nouveaux crimes, qui sont autant d'actes destructifs, à l'image de son propre anéantissement : il séduit une gamine, dont la virginité en faisait le joyau familial (son frère la vendra bientôt comme pute); il tue un inspecteur de police, puis un garçon dans un parc. À ceux qu'il rencontre — la gamine, un vieux monsieur dans le métro, la mère de l'enfant qu'il tue, un balèze qu'il a provoqué à la bagarre —, il livre laconiquement sa vision désenchantée du monde. Zucco est sans doute le héros koltésien le plus avare de mots. Il parle longuement une fois seulement, au vieux monsieur du métro. Est-ce parce qu'il n'espère plus rien des autres, qu'il a dépassé le stade où est encore possible un élan vers l'autre pour trouver l'espoir? En tout cas, Zucco n'a pas à se servir de la parole pour envoûter : à sa seule apparition, ce sont les autres qui s'ouvrent, s'abandonnent, sans doute parce qu'il les écoute sans les juger. La dame élégante, dont il vient pourtant de tuer l'enfant sous ses yeux, lui dit : «Est-ce que j'ai l'air d'avoir l'intention de vous dénoncer? Imbécile. Je

2. *Roberto Zucco* a été créé à Berlin, en 1990, un an après sa mort.

3. Cité par Louise Vigéant, «Bernard-Marie Koltès : les contours infranchissables de la solitude», *Jeu* 57, 1990.4, p. 38.



La saisissante scénographie de Michel Goulet, avec trappes, passerelle escamotable, tréteaux et escaliers, suggérait un paysage urbain et métallique.

l'aurais fait depuis longtemps. Mais ces connards me dégoûtent. Vous, vous me plaisez plutôt.» (p. 79)

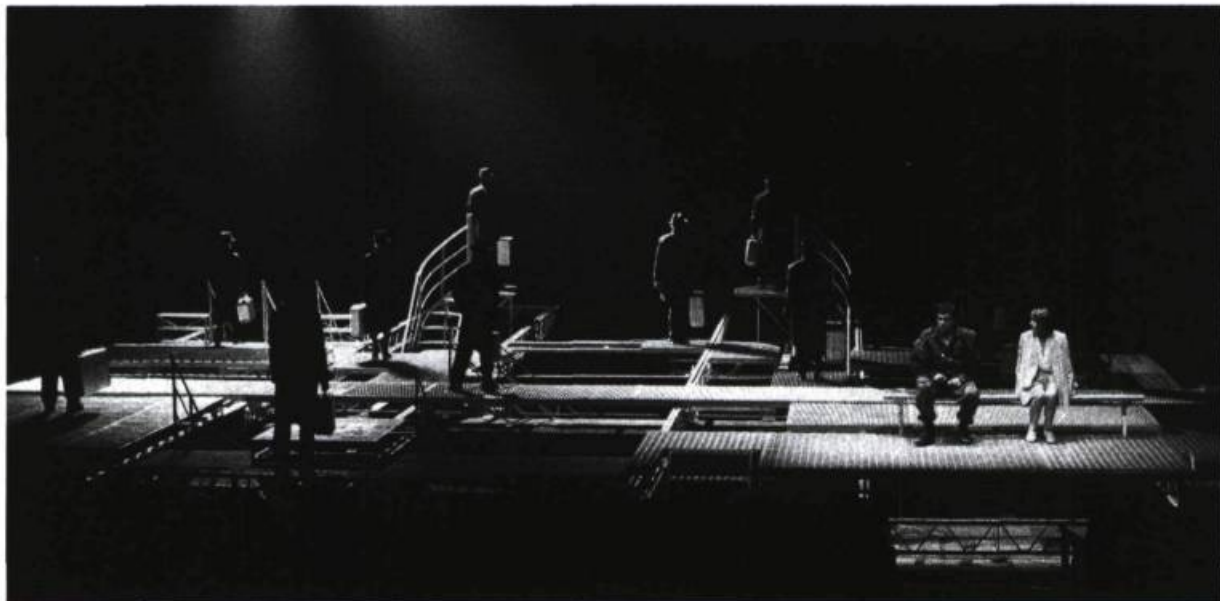
Cette étrange fascination qu'il exerce sur tous ceux qui le croisent et, partant, la dimension héroïque, mythique du personnage, me sont apparues bien nettement dans la production du Théâtre UBU. La mise en scène de Denis Marleau semblait portée par l'élan poétique du texte et en suivait le rythme. Cette pièce de Koltès est structurée par une fragmentation du temps et de l'espace (simultanéité de l'action, espaces multiples). La saisissante scénographie de Michel Goulet, avec trappes, passerelle escamotable,

tréteaux et escaliers, suggérait un paysage urbain et métallique. Chaque scène trouvait sa place à un endroit de cette ville métaphorique, de sorte que l'effet de découpage cinématographique propre à cette pièce était parfaitement rendu.

Une vingtaine de comédiens, dont certains assumaient plusieurs rôles, ont habité avec une harmonie réjouissante l'univers bigarré de Koltès. Je retiens notamment les performances de Pierre Chagnon et de Pierre Lebeau, qui exacerbent la bêtise des gardiens de prison; de Marie Michaud, en sœur de la gamine, dont l'alternance d'indignation et de tendresse était cocasse; de Pascale Montpetit en gamine, drôle dans sa naïveté et émouvante dans sa passion; de Christiane Pasquier en dame élégante, cynique et pathétique. Henri Chassé, enfin, a composé un héros tout en demi-tons, comme en retrait de l'activité déployée autour de lui : à raison d'ailleurs, car joué avec trop de panache et d'éclat, ce personnage aurait perdu son sens.

Scénographie  
de Michel Goulet.  
Photo : Yves Renaud.

En effet, Roberto Zucco répète qu'il voudrait être transparent, passer inaperçu tel un



caméléon («J'ai toujours pensé que la meilleure manière de vivre tranquille était d'être aussi transparent qu'une vitre, comme un caméléon sur la pierre, passer à travers les murs, n'avoir ni couleur ni odeur» (p.36)). Ses meurtres ne sont pas des gestes d'éclat; ce sont des coups désespérés contre la vie. Zucco est un miroir de la vacuité de l'existence contemporaine, où il n'y a pas d'amour, où «personne ne s'intéresse à personne» (p. 48), existence dont la mort est l'aboutissement dérisoire. «Je crois qu'il n'y a pas de mots, il n'y a rien à dire. Il faut arrêter d'enseigner les mots. Il faut fermer les écoles et agrandir les cimetières. De toute façon, un an, cent ans, c'est pareil; tôt ou tard, on doit tous mourir, tous. Et ça, ça fait chanter les oiseaux, ça fait rire les oiseaux. [...] Je ne veux pas mourir. Je vais mourir.» (p. 49)

Là, dans ce frisson qui précède la mort, se trouve l'unique clé pour suivre le destin de cet homme. Être en prison ou être libre, c'est le même enfermement : un sursis avant de mourir. «Il faut s'échapper par les toits, vers le soleil» (p. 92), et aller ailleurs, où il n'y a pas de murs : sur les montagnes enneigées d'Afrique, c'est-à-dire un lieu qui n'existe pas, car il n'y a nulle part où vivre. La dernière didascalie de Koltès précise que Zucco s'évanouit dans la lumière aveuglante du soleil; il est sur le toit de la prison où il a été enfermé de nouveau et il va tomber. Marleau a imaginé, dans cette lumière de fin du monde («comme l'éclat d'une bombe atomique» (p. 95)), l'ascension du héros vers le ciel, le faisant «s'échapper vers le soleil».

Dans ce spectacle se palpait l'urgence de saisir une existence qui s'effrite, s'évanouit dans la mémoire de tous ceux que Zucco rencontre, de décrire le passage bref, fugace, d'un être. Lui-même doit répéter son nom, de crainte de l'oublier : «Je le vois écrit dans mon cerveau, et de moins en moins bien écrit, de moins en moins clairement, comme s'il s'effaçait [...]» (p. 76). Cette urgence, elle se situe au cœur du drame de *Roberto Zucco*. C'est un homme condamné, et la vie file, à partir du moment où l'on sait qu'on va mourir. Et peu importe «un an, cent ans».

Koltès, qui a décrit si finement le frisson de celui qui approche de la mort, savait, à quarante ans, qu'il devait bientôt mourir. ◆